

Mourief tourna vers lui son visage honnête.

— Elle va se casser le cou ! dit-il à Platon en clignant de l'œil.

Dosia lui allongea un très-léger coup de cravache qui fit tomber sa casquette blanche dans l'herbe, et rit une seconde ; puis, rassemblant son cheval sans en prévenir personne, elle sauta le fossé, largo de quatre pieds, et ar rêta sur place Bayard frémissant d'un si bel exploit.

— Ce ne sera pas encore pour cette fois, dit-elle en flâtant le cou de son cheval. Nous ne périrons pas ensemble. N'est-ce pas, mon ami ?

Elle prit doucement le devant sans faire de poussière, pendant que le reste de la société s'entassait dans les équivoques.

XXIV

Au retour, Dosia ne s'isola point de la compagnie ; trotant paisiblement, tantôt à côté du drochki, tantôt auprès de la calèche, elle fit preuve d'une bonne grâce, d'une amabilité que sa mère ne lui connaissait pas.

— Comment ! chère princesse, disait madame Zaptine émue jusqu'aux larmes, c'est à vous que je dois ce changement ? C'est vous qui avez fait de ma sauvage Dosia cette aimable jeune fille.

— Il est bien resté un peu de l'ancienne Dosia au fond, tout au fond, répondait la princesse en souriant.

Mais madame Zaptine n'entendait pas qu'on dépréciât sa fille ; et l'objet de ses commentaires continuait à trotter modestement à l'anglaise et à charmer l'assistance par ses réflexions judicieuses, si bien que ses sœurs, stupéfaites de cette nouveauté, oubliaient positivement d'en être jalouses.

Le chemin de retour suivait le bord de la rivière. A quelque distance, sur l'autre rive, un village étageait ses maisons de bois, les unes noircies par le temps, les autres toutes-neuves, rousses et dorées. Le soleil déjà bas, envoyait au visage des promeneurs des rayons presque horizontaux, et les ombres s'allongeaient démesurément sur le sol.

Dosia s'amusait à trotter dans l'ombre des chevaux de la calèche. Tout le monde était un peu fatigué, et les conversations languissaient.

La rivière coulait assez vite, bleue et profonde. A quelque distance devant eux, deux ou trois perches annonçaient un gué. Beaucoup de rivières, très-hautes au printemps, non plus, en été, qu'un filet d'eau : les gués alors sont praticables à pied ; mais la saison n'était pas assez avancée pour qu'il en fût ainsi.

Un paysan, conduisant une télègue attelée d'un seul cheval, descendit du village sur la rive opposée et entra dans l'eau, suivant la ligne tant soit peu problématique indiquée par les perches.

Les équipages s'arrêtèrent pour voir comment il opérerait ce passage assez périlleux. Le goût des spectacles est si naturel à l'homme, que nul ne hait un peu d'émotion pour le compte d'autrui.

Le cheval du paysan ne témoignait pas d'un empressement prodigieux à prendre le bain froid que lui préparait son maître ; il ne se décida qu'après avoir bien rebâclé pour protester de son mieux. Voyant qu'il n'était pas le plus fort, cependant, il avança de quelques pas, puis s'arrêta. Le paysan le laissa souffler un moment.

— L'eau est haute, dit madame Zaptine ; il aura quelque peine à s'en tirer.

— Le gué est-il dangereux ? demanda Platon.

— Non... Quand on le tient, l'eau ne dépasse guère le poitrail ; mais si on le perd, le lit de la rivière descend rapidement, et alors il faut nager.

Le paysan s'était remis en route ; le cheval avançait avec méfiance, flairant l'eau ; la charrette glissa rapidement... L'homme eût de l'eau jusqu'à mi-corps ; le che-

val nageait et semblait vouloir se débattre dans son har nais.

— Que Dieu me sauve ! cria le paysan avec angoisse.

— Il a perdu le gué ! s'écria-t-on tout d'une voix.

Dosia, les sourcils un peu froncés, les narines dilatées, regardait de tous ses yeux, mais n'avait pas encore dit un mot.

D'un geste de chatte, serré et rapide, elle ramena sur le devant de la selle les plis traînants de sa jupe d'amazone, cingla Bayard de sa cravache et prit le petit galop.

— Dosia ! cria sa mère. Où vas-tu ?

Une demi-douzaine de cris offarouchés partirent des équipages ; les deux jeunes gens sautèrent sur la route. Mais Dosia était déjà dans la rivière. Bayard connaissait le gué, lui, et n'avait garde de se tromper. Il avançait vaillamment, flairant l'eau non par crainte, mais par précaution.

Quand Dosia fut au milieu de la rivière, une toise environ la séparait encore du cheval en détresse qui battait l'eau de ses pieds ; la charrette avait presque disparu ; le paysan invoquait tous les saints du paradis. La jeune fille hésita un moment ; puis, esquissant un signe de croix rapide, elle quitta le gué ; Bayard prit la nage, et ils firent tous deux un plongeon formidable.

Un cri d'effroi retentit sur le rivage. Les deux jeunes gens avaient jeté bas leurs uniformes et s'apprêtaient à entrer dans l'eau.

— Ce n'est pas la peine ! cria Dosia. Avec l'aide de Dieu !...

Elle allongea le bras, saisit la bride du pauvre bidet affolé, qui obéit, sentant le salut. Bayard, bien dirigé, retrouva le gué, reprit terre, et, un instant après, les deux chevaux, la charrette et Dosia elle-même, tout ruisse-lants, arrivaient au rivage semblables à la cour de Neptune.

Le paysan se confondait en remerciements et en excuses.

— Tu mourras de froid, Dosia ! criait madame Zaptine. Il faut avoir perdu la tête ! Cette enfant me fera mourir...

Pendant qu'elle gémissait Dosia était loin. Bayard l'emportait vers la maison, du plus vigoureux galop qui fut dans ses moyens.

Personne ne dit mot, pendant le trajet, dans les deux équipages. Chacun avait trop à faire avec ses propres pensées. Les cochers n'avaient pas eu besoin d'ordres pour mener leurs équipages ventre à terre, tandis que les yeux des promeneurs suivaient la trace du passage de Dosia, marquée par un filet d'eau non interrompu dans la poussière.

Enfin, les chevaux hors d'haleine s'arrêtèrent devant le perron.

Malgré la hâte générale, Platon fut le premier dans la salle à manger, et le premier objet qui frappa ses yeux fut Dosia, déjà déshabillée et revêtue d'un grand peignoir de flanelle appartenant à sa mère.

Elle était debout très-pâle et tremblant de froid. La masse de ses effets mouillés gisait sur le plancher devant elle.

— Je n'ai pas pris la peine de monter, maman, dit-elle en voyant sa mère : on m'a mis vos habits. Voyez comme c'est drôle !

Elle riait, mais ses dents claquaient, quoi qu'elle en eût.

On la coucha sur un canapé ; on la roula dans une chaude couverture malgré ses protestations, et le samovar, grâce aux soins des domestiques intelligents, apparut aussitôt. Dès la seconde tasse de thé bouillant, Dosia cessa de trembler, et la couleur revint à ses joues.

Alors madame Zaptine, jusque-là fort inquiète, entama un sermon.

— Maman, dit la jeune fille, en lui coupant peu cré-